

UNE LETTRE
DE
BERTRAND-QUINQUET

Communication de M. A. COUDRET, membre titulaire.

J'ai trouvé dans un petit lot d'autographes et de manuscrits une lettre pouvant offrir quelque intérêt pour la société et je demande la permission de vous la lire.

Elle est datée de Compiègne, le 13 avril 1790, et adressée par Bertrand, imprimeur à Compiègne, celui que l'on a appelé Bertrand-Quinquet, à Camille Desmoulins, chez M. Garneri, libraire rue Serpente à Paris.

Cette lettre est ainsi conçue :

Compiègne, 13 avril 1790.

Monsieur le Procureur général,

Il est arrivé dans notre ville une aventure assez plaisante, je puis vous attester qu'elle est de toute vérité et contée à votre manière, elle pourra faire rire vos abonnés.

Les enfants sont singes ; depuis quelques jours ceux de ce pays-ci se réunissaient tous les soirs après l'école pour faire l'exercice avec des bâtons et ensuite courir les rues ; ils plaçaient des sentinelles dans différentes portes, et toutes les fois qu'ils rencontraient de leurs camarades au lieu de crier *qui vive* ils demandaient *es-tu aristocrate* ? Ne se sont-ils pas avisés d'appeler *Mauri* un petit enfant de chœur de Saint-Jacques, sous le prétexte que tenant au clergé il était impossible qu'il ne fut pas un peu entaché d'aristocratie. Les choses ont été plus loin encore ; ils ont frappé la mère de l'enfant de chœur qui ne voulait pas que le vilain sobriquet restât à son fils, enfin ces petits messieurs ont poussé les polissonneries à un tel point que la municipalité a été

obligée de demander les chefs de cette petite insurrection avec leurs parents, et de les intimider par des menaces. L'enfant de chœur a été entendu. *Oui, messieurs*, disait-il à la municipalité. *à cause que je suis presque ecclésiastique, ils m'appellent abbé Maury; j'aimerais mieux qu'ils m'appelassent J... F.... ça n'est pas si déshonorant.*

Adieu, Monsieur, continuez à nous faire rire en nous instruisant et en fortifiant en nous le saint amour de la patrie.

J'ai l'honneur d'être respectueusement, M. le Procureur général, votre très humble et très obéissant serviteur.

BERTRAND.

N'imprimez point ma lettre qui n'est pas assez soignée pour mériter les honneurs de la presse, d'ailleurs, je vous l'assure l'anecdote gagnera à être contée avec ce sel, cette gaieté qui respirent dans vos écrits.

A Monsieur Camille Desmoulins, chez M. Garneri, libraire, rue Serpente, Paris.

Vous voyez, Messieurs, que notre époque ne peut réclamer le privilège exclusif du reportage et des correspondants de journaux. Bertrand, qui avait pu connaître Camille Desmoulins, comme picard et qui se tenait au courant du mouvement politique et révolutionnaire, avait certainement remarqué les articles publiés par celui-ci dans son journal *les Révolutions de France et de Brabant*. Aussi ne manqua-t-il pas de profiter de la courte popularité de Camille Desmoulins, alors procureur général, en le flattant, pour s'en servir dans sa carrière; cependant, il ne suivit pas toujours son correspondant qui dut la mort à sa modération relative dans sa lutte contre les Jacobins; au contraire, avec la faculté d'orientation politique qui ne le quitta jamais, et dont il n'a du reste pas emporté le secret dans la tombe, Bertrand sut toujours retirer profit des événements et en améliorer sa condition.

Revenant à notre lettre, nous y voyons un détail qui pourrait trouver place dans l'histoire de la Révolution à Compiègne.

Nous sommes au 13 avril 1790, c'est-à-dire au plus fort des luttes contre l'Église, à la veille de voir décréter le serment de tous les ecclésiastiques fonctionnaires; l'abbé Maury, qui était député du clergé

aux Etats généraux, y fut un de ses plus éloquents défenseurs, et il semble tout naturel que la foule ait employé son nom pour qualifier les ecclésiastiques ou leurs parents en général. En cela, du reste, la foule montrait une fois de plus combien elle est aveugle dans ses emportements irréfléchis, car elle eut certainement fait choix d'un autre surnom, si elle avait examiné de près la vie privée de l'abbé Maury, et surtout si elle avait pu prévoir que quelques années plus tard, prince de l'Eglise, il entrerait en lutte avec le vénérable pape Pie VII et se maintiendrait, malgré sa volonté, archevêque de Paris.

Nous voyons encore dans cette lettre combien nos concitoyens du siècle dernier, cédant en cela aux passions du moment, étaient portés à étendre facilement les qualifications d'ecclésiastique et d'aristocrate, puisqu'ils les donnaient même à un enfant de chœur, et cependant pas plus qu'aujourd'hui les enfants de chœur, soit par eux-mêmes, soit par leur famille, n'appartenaient ou ne prétendaient appartenir au clergé ou à l'aristocratie, les parents voyant plutôt dans l'exercice de ces fonctions par leurs enfants, un petit subside pour leur ménage, qu'une manifestation d'opinion ou une satisfaction d'amour-propre; du reste le langage même de l'enfant de chœur de 1790 est une énergique protestation contre les jugements de la populace compiégnoise. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas voulu laisser passer sans vous la signaler cette lettre dont l'authenticité est certaine et qui présente un petit intérêt à la fois local et historique.
